

ANNE-MARIE GARAT

L'ENFANT
DES TÉNÈBRES

roman

BABEL

*Et une fois franchi le pont, les fantômes vinrent
à sa rencontre.*

F. W. MURNAU, *Nosferatu le vampire*, 1922.

Le lecteur pourra se référer en fin de volume à un arbre généalogique des personnages principaux et à une liste des personnages secondaires.

Virginia Woolf sortit à cinq heures. A l'instant, l'averse cessa. Plus une goutte, vraiment, cela tenait de l'intervention divine ; si étonnant, si ravissant qu'Elise eut à l'esprit une action de grâce. Longtemps elle était restée sur le trottoir d'en face, guettant la porte de la Hogarth Press... Sans impatience, sans même regarder l'heure à sa montre : cela offense le temps. Cela distrait de l'attente et déprécie son dessein, dont l'indécision fait le charme. Derrière les vitres embuées, elle voyait s'agiter de grandes ombres sous les lampes ; des typographes occupés au marbre, des employés à la casse ou de jeunes auteurs venus porter leur manuscrit ; peut-être parmi eux l'éditeur Leonard Woolf lui-même ? Le soir venait. Aux étages, les bureaux des avocats Dollman et Pritchard étaient éclairés. Mais là-haut, vitres noires, c'est donc que personne ne se tenait dans les appartements, qu'il n'y avait ce jour-là ni visite ni réunion privée : alors Mrs Woolf serait bien dans son antre, au fond du couloir, son bloc-notes sur les genoux, sa petite machine à écrire à côté d'elle.

Jamais Elise n'aurait osé franchir le seuil de la Hogarth Press, mais elle imaginait très bien cette sorte de débaras en demi-sous-sol, chichement éclairé d'une verrière, où Virginia Woolf écrivait ses livres en fumant des cigarettes, parmi les vieux meubles et les piles d'invendus

emballés dans du papier brun. Elle savait surtout que, vers cette heure du soir, il lui arrivait de quitter la salle humide et sombre pour aller marcher un peu, prendre l'air dans le quartier, ou rendre visite à quelque connaissance. Ce soir, peut-être celle-ci obéirait-elle au besoin de se dé-gourdir les jambes, ou à cette nécessité plus mystérieuse du travail des écrivains qui, par moments, les jette dehors... Rien ne l'en assurait, au contraire. Mille raisons pouvaient s'y opposer, qu'Elise n'avait pas à conjecturer, ni à conjurer par d'absurdes opérations magiques, ni à redouter puisqu'elle n'avait rien à exiger ni à quémander. A quoi s'ajoutait que, demain, elle rentrait à Paris, comme prévu. Cela mettait son prix à l'essai, elle n'aurait pas deux fois à tenter sa chance... Venir là rien que pour voir Mrs Woolf sortir de chez elle ! C'était tellement ridicule, à son âge, de guetter ainsi à la dérobée, comme une timide écolière, une amoureuse transie. Transie et trempée, en dépit du vaste parapluie que, la voyant partir sous la pluie, lui avait prêté le portier de l'hôtel ; toujours prévenant Sparrow, qui offrait des pastilles à la menthe et cirait ses chaussures... *Please, Miss, have my umbrella !* Malgré quoi elle avait les pieds saucés, la goutte à son nez, qu'elle ne mouchait pas : comment se moucher, encombrée comme elle l'était de ses emplettes, avec ce manche à tête de canard tenu à deux mains, droit contre l'averse ? Ridicule. A ses yeux exclusivement, parce que les rares passants fuyant sous leur propre parapluie n'avaient pas un regard pour elle : ils se moquaient bien qu'une quelconque Elise Casson fît le planton dans l'espoir d'apercevoir la grande Virginia Woolf.

Elle avait quitté son hôtel d'Armeny Street à midi, d'une humeur inquiète : d'ici le soir, mille dangers l'empêchaient. Elle se perdait, sa montre s'arrêtait. Elle glissait sur les pavés mouillés, se foulait une cheville, et comment dit-on

cheville en anglais ? Elle se faufilait dans la foule, la plus anonyme, la plus insignifiante possible, déjouant l'obstacle imprévu qui s'opposerait à son rendez-vous. Comme si c'était mal d'aller à Tavistock Square... Pourtant, digne sous son *umbrella*, elle se donnait l'air d'une personne qui sait sa destination, marchant décidément par ces rues étrangères, aux enseignes en langue étrangère. *Miss Casson doesn't speak english*. Ou alors un peu, mais elle écorche, elle estropie, pas trois mots de bons à la suite. *I am one of your adoratives !* Elle avait préparé cette phrase avec le petit dictionnaire aux pages fanées, le bilingue de M. Brasier, et d'autres de remplacement, en cas, mais sa tête bouillait, vieille thèière, elle ne se souvenait d'aucune, à quoi bon. Enfin, ce n'est pas si terrible d'aller où tu vas ! La cohue aux abords de Soho lui tournait la tête. Les gens mal lunés, leur air d'ennui, les passants jouant leur rôle, très *british*, lui semblaient hostiles. Même la clocharde avait l'air faux, affalée dans ses nippes, à la bouche du métro. Parfois, la pluie laissait des flèches crues de soleil éblouir la rue, la vapeur montait des pavés, aveuglait les trottoirs, alors elle baissait les yeux, d'adoration, de ferveur pour la rencontre promise. Voyons : bien mise, correcte. Son tailleur à revers passémentés, coupe stricte, la serge se froisse moins que le crêpe Georgette, son genre employée modeste ; le chutney d'hier soir lui laissait sur la langue un picotement de menthe, ou de gingembre ; et des rêves, toute la nuit !

Pour tromper l'attente, elle avait occupé son après-midi en courses diverses. Dans le jour bleuâtre de la boutique, un jeune commis indien lui présentait l'assortiment des thés. Il les lui faisait humer par-dessus le comptoir, s'évertuait à nommer les essences, elle opinait, plongeant pieusement son nez dans les pots. Cette oraison des sens, le picotement poudré des sinus étaient dévolus à Mrs Woolf,

vers elle allait sa prière. Mais le commis avait brusquement levé les yeux. Alors son air entendu, équivoque ! Devinait-il son secret ? Ensuite, elle avait acheté une veste en laine d'Ecosse. Du beau fil écru tricoté au point nid-d'abeilles, point de riz et à torsades, un choix déroutant. Sur la pile, dormait un petit chat tigré trois couleurs, en réalité plus de trois, réglisse, caramel et noir, et blanc tacheté au museau ; que la mercière délogeait rudement. Elle avait caressé son ventre tiède, son menton ; Mrs Woolf savait si bien suggérer de ces sensations ténues. Consentant, le chaton bâillait de son gosier rose, ses yeux vifs rétrécis et, oubliant son achat, elle se laissait mordiller les doigts, des frissons électriques au creux du poignet. Ses doigts aux ongles courts, main ferme de femme faite. Une femme seule, pensa-t-elle, absorbée par la vue soudaine de sa main. Alors surgit l'enfant qu'elle avait été, mains gercées. Alors les torchons moites, pendus au-dessus des fourneaux, dans la cuisine du Mesnil, la buée des lessives, des vaiselles... La veste était pour sa mère, vieille domestique, qui n'avait jamais quitté cette cuisine. Chez Fortnum & Mason, elle avait choisi une boîte de chocolats pour M. Brasier. Là, très chic, très distingué, des miroirs, du cristal ; les serveurs en tabliers empesés, présentoirs d'apparat habillés de papier doré, et les bonbons anglais aux couleurs acidulées dans la cellophane brillante... Cela avait occupé le temps, jusqu'à l'heure de son rendez-vous à Tavistock Square.

Ce même cinq heures du soir, septembre 1933, tandis qu'Elise Casson attendait Mrs Woolf sous la pluie battante de Londres, à Genève, il faisait grand soleil, les bords du lac Léman étaient noirs de monde, une atmosphère d'euphorie vacancière. Cependant, le matin même, il y avait

eu un petit incident de séance au palais Wilson. Sous la fresque du plafond où cinq hommes de bonne volonté se donnent la main, éloquente allégorie, l'assemblée entendait un juif de haute Silésie venu rapporter les exactions nazies, massacres, magasins saccagés, viols, synagogues et tombes profanées... Alors le délégué de l'Allemagne s'était levé : "Messieurs, charbonnier est maître chez soi. Nous sommes un Etat souverain, ce qu'a dit cet individu ne vous regarde pas... Nous faisons ce que nous voulons de nos socialistes, de nos pacifistes et de nos juifs, et nous n'avons à subir de contrôle ni de l'humanité, ni de la SDN." Joseph Goebbels s'était rassis dans le silence, la journée s'annonçait belle.

A Paris aussi, il faisait beau. Aujourd'hui, Camille Galay ne travaillait pas à la chaîne d'emballage de café, elle était venue gare de l'Est, accueillir son amie Magda ; le train de Vienne avait du retard. Elle aussi attendait et, pour tromper le temps, contemplait, perplexe, *Le Départ des poilus*, la grande fresque accrochée en face des quais, la scène peinte par Herter en souvenir de son fils, tombé à Château-Thierry. Camille n'avait aucun souvenir des départs d'août 1914, elle avait cinq ans, cela s'était-il passé ainsi ? Tout pastellisés de bleu, les fiancés enlacés, les amants résignés, le jeune père en uniforme embrassant son bébé, le vieux père au bouquet et le jeune conscrit en chemise blanche saluant la victoire, un homme pleure, une femme s'agenouille... Cet instantané patriotique, d'harmonieuse et grave sérénité, quel photographe l'a-t-il immortalisé ainsi ? La photo veut l'œil objectif, disait Jos : la photo a un *deal* avec la réalité. Même sous le soleil d'Alabama. Surtout au soleil.

Sous celui de septembre 1933, dans l'Alpe d'Allgäu, Gabrielle attendait aussi, étendue sur la chaise longue de la terrasse. Elle guettait le retour des promeneurs sur

le chemin ; à cette altitude, il faisait frais et déjà la lumière déclinait. Des sommets, du col vers l'Autriche, venait un vent d'automne qui couche les herbes du pré et fait frissonner. Mais de la cuisine où Grete sortait le strudel du four l'odeur acidulée se répandait, elle portait son parfum jusqu'à elle ; devant la vieille maison des Zeisser, il y avait des framboisiers et à Genève, rue de Candolle, Julia Brighten, savourait une Linzer tarte à la framboise. Du bout des dents, la jeune élégante cueillait la pâte sablée au bord de sa cuillère, pas une miette sur son rouge à lèvres. Pendant la Grande Guerre, Lénine fréquentait cette brasserie Landolt. Surveillé d'un œil par la police, il y rencontrait les socialistes suisses, d'une patience d'ange pour leurs prudences de pacifistes. Qu'était devenue sa table favorite ? Peut-être Miss Brighten y était-elle accoudée, qui trompait le temps en contemplant aux murs les tableaux de Fontanez, une *Ronde* et un *Carnaval* estudiantins, pointillisme alerte, suave et printanier, très rafraîchissant par cette chaleur de septembre... Cela se passait-il ainsi ? Son passage dans les universités de Bucarest, de Paris ou de Cologne, de Bruxelles ne lui avait guère laissé souvenir de telles rondes et carnivals, Julia dansait déjà d'autres sarabandes...

A cinq heures du soir, on dansait au sous-sol de *La Coupole*, boulevard du Montparnasse. Le swing, et surtout la rumba, l'orchestre du *Melody's Bar* d'Oskar Calle vous tenait jusqu'au matin, bien mieux qu'au *Jimmy* ou au *Palerme* de Pigalle. Pas un samedi Pauline n'aurait manqué de descendre au dancing avec la bande de Sylvain ; ses amis savaient faire la fête, elle aussi. Elle aimait se trémousser aux airs antillais et cubains, mais sans se noircir les épaules comme les évaporées, qui veulent se donner des airs de Rita Montaner : elle avait son quant-à-soi, une première de chez Coco Chanel ne tombe pas

dans ces vulgarités. Elle tombait plutôt sur le canapé Chesterfield en croisant ses jolies jambes, elle s'éventait de son foulard et réclamait un punch bien glacé : quelle chaleur en ce début septembre, l'été ne finissait pas !... A Deauville, cet été, on portait des pyjamas mexicains, soie bayadère avec des sandales de plage lamées, très chic. Cela lui donnait des idées. Des idées, elle en avait à revendre, ne lui manquait que l'argent. Mais de l'argent, elle savait où en trouver, à présent... Voilà des choses sérieuses, qui méritent réflexion, pas ces histoires de politique, qui envahissent les journaux et la radio ! Sylvain n'avait que ça à la bouche, en arrivant, il s'en étranglait d'enthousiasme : l'évasion d'un nommé Hofer, en Autriche, un agitateur blessé dans une bastonnade : à la barbe et au nez de la police de Dollfuss, enlevé par ses amis à sa prison d'Innsbruck et conduit en voiture à Bressanone, la frontière italienne ! Même sur une civière, chiche qu'il serait aux côtés d'Hitler à la tribune officielle ! Laisse la politique, viens donc danser, chantonnait Pauline, *Casera de mi corazón, El manisero entona su pregón !...*

Simon Lewenthal ne dansait pas, il ne mangeait pas de Linzer tarte à la framboise, il n'attendait personne. Dans son bureau directorial d'altitude, dernier étage des usines B&G de Choisy, il commençait sa deuxième journée de travail. Samedi est comme un jour de semaine, les dossiers s'entassent, les cours montent, le café, le cacao, la production de blé est déficitaire, la crise dure. On embauche, on débauche, un volant de sécurité selon le marché, il faut mettre en place le nouveau système de pointage électrique, deux syndicalistes signalés à l'emballage. Il avait d'abord téléphoné à son frère et pris de ses nouvelles, puis à l'ingénieur Courtois, enfin à Mme Mathilde qui attendait comme chaque samedi soir son bilan d'entreprise, une routine. Mais avant de se plonger dans ses dossiers,

il s'était approché de la baie, à l'aplomb des cours désertes de l'usine et de ses toits de béton. De là, on dominait le vaste paysage urbain de banlieue, l'étagement des bâtiments industriels et des cheminées sous le soleil couchant, au loin les toits de Villeneuve-Saint-Georges, parmi lesquels celui de la maison de M. Patient. Ce soir, il se rendrait chez lui, il y passerait la nuit en compagnie...

Le soleil se couchait sur l'Europe, sauf Londres sous les nuages, le ciel était limpide, la météo estivale, et si la nuit montait à l'est, assombrissant plaines et chaînes montagneuses, le cours des fleuves en tracés d'argent, palmes d'estuaires ouvertes aux océans, la coulée somptueuse des glaciers et le moutonnement des forêts, la nébuleuse bleue des villes aux dômes et clochers paisibles, les cheminées d'usines, quel veilleur, quelle sentinelle verrait, dans cette invasion naturelle des ténèbres, le spectre d'une main colossale planant sur la carte, y jetant son ombre tentaculaire...